



**JEAN-FRANÇOIS
DE SAUVERZAC**

**Françoise
Dolto**

**Itinéraire
d'une psychanalyste**

Champs biographie

JEAN-FRANÇOIS DE SAUVERZAC

Françoise Dolto

Psychanalyste d'enfants aussi célèbre que controversée, Françoise Dolto fut une clinicienne de génie. Si elle n'a pas fait école, elle a profondément modifié l'image et la connaissance que l'on avait de l'enfant. La langue des enfants ne s'écrit pas, celle de Dolto non plus. C'est sa parole qu'elle veut faire entendre quand elle apprend aux adultes comment écouter le désir de l'enfant. Bien que reconnue et souvent admirée par ses pairs, elle resta isolée au sein du monde analytique. Souvent proche de Lacan, elle se situa parfois aux antipodes de celui-ci. Pour approcher la singularité de Françoise Dolto, Jean-François de Sauverzac parcourt et interroge une vie, une pratique et une théorie étroitement mêlées : il évoque la jeunesse de Françoise Murette, les événements qui décidèrent de sa vocation, et questionne les figures de la psychanalyse – Laforgue, Morgenstern, Pichon – dont elle suivit l'enseignement. Il met en relief les principales articulations de sa théorie, en relation avec nombre de ses cas cliniques, sur lesquels elle lui a apporté des éclaircissements ; il rend compte aussi du personnage médiatique qu'elle fut.

Ce livre, à la fois récit et commentaire d'un itinéraire extraordinaire, est le témoignage d'un connaisseur de l'œuvre de Dolto qui a été l'un de ses interlocuteurs privilégiés : psychanalyste, **Jean-François de Sauverzac** a participé à la publication de plusieurs de ses *Séminaires de psychanalyse*, en tant qu'éditeur et coauteur.

En couverture: Portrait de Françoise Dolto.
© Ulf Andersen/Gamma/Eyedeo.

Flammarion

Extrait de la publication

FRANÇOISE DOLTO

DU MÊME AUTEUR

Freud écrivant la psychanalyse, Aubier, 2007

Le Désir sans foi ni loi. Lecture de Lacan, Aubier, 2000

JEAN-FRANÇOIS DE SAUVERZAC

FRANÇOISE DOLTO

Itinéraire d'une psychanalyste

Édition 2008 augmentée d'une postface

Champs biographie

Extrait de la publication

© 1993, AUBIER
© Flammarion, 1995, pour la première édition
coll. « Champs » ; 2008 pour la présente édition.
ISBN 978-2-0812-6002-3

Extrait de la publication

A mon frère, Vincent.

**Je remercie Louis Audibert,
Marion Martin,
Odile de Sauverzac.**

Introduction

Psychanalyste de génie de l'avis de ses pairs, Françoise Dolto n'a pas fait œuvre écrite, en dépit du nombre de ses ouvrages.

Jacques Lacan, théoricien génial de la psychanalyse, a toujours voulu faire œuvre écrite. En témoignent son insistance sur le style, sa volonté d'*écrire* la psychanalyse, comme si l'écriture de ses concepts lui avait manqué. Lacan a voulu faire école. « Former des psychanalystes, c'est ce à quoi vise mon enseignement », n'a-t-il cessé de répéter dans les premières années de son séminaire.

Françoise Dolto n'a pas fait école, même si ceux qui, à tel ou tel titre, ont travaillé avec elle sont innombrables. S'étant peu occupée de théorie et d'enseignement *ex cathedra*, elle ne se souciait pas de produire des disciples.

Souvent appariés ou opposés, dans l'idéalisation ou la haine des projections collectives, Dolto et Lacan sont dans l'imaginaire de beaucoup d'analystes en France les deux figures ultimes d'un transfert qui relie ou divise ceux-ci. Je poursuivrai donc quelque peu le parallèle.

Lacan, persuadé que l'inconscient est indissociable de la lettre et la théorie de l'inconscient de son style, de sa forme d'énonciation, érige l'écriture en impératif, donne Mallarmé comme modèle aux analystes et espère, *in fine*, comme James Joyce, avoir donné aux universitaires assez de fil à retordre pour qu'on parle de lui pendant quatre cents ans encore. Il tutoie Freud, parle d'égal à égal avec Platon et espère, avec ses algorithmes, les figures et déplacements de ses quatre discours, pouvoir passer longtemps pour l'Aristote de la psychanalyse.

Dolto n'a pas cette ambition, mais elle est la seule à tutoyer Lacan – qui, on le sait, n'aura pas trouvé beaucoup d'interlocuteurs à sa mesure.

Multipliant les publications vers la fin de sa vie, Dolto pensait qu'on ne la lirait plus guère après sa mort. Affirmant que tous les moyens sont bons pour faire passer quelque chose de la découverte de l'inconscient, elle misait sur le pouvoir de sa présence et de sa parole pour gagner encore quelques oreilles, plus ardente à mobiliser tout un chacun sur le rapport qu'il peut avoir avec son inconscient qu'à assurer la survie d'une œuvre qu'elle n'a jamais considérée avec la moindre fatuité narcissique. Son œuvre ne s'accomplissait pas dans l'écriture, mais dans la pratique de la psychanalyse.

Le transfert suscité par Lacan et Dolto différait aussi par ce mode d'habilitation qu'offre une école. Chacun, dans l'École freudienne de Paris, pouvait s'imaginer devoir son existence à ladite institution, soutenue par la personne et la parole du maître. Car sa parole valait nomination, faisant lien entre ceux qui se bouscuaient pour en être tous à la fois les destinataires particuliers. Ne dit-on pas encore aujourd'hui que les interprétations attendues sur le divan de Lacan venaient le plus souvent en public, à son séminaire, où il avait le génie inspiré de s'adresser à chacun, en même temps qu'à tous ?

Ce Lacan-là dit à qui veut l'entendre qu'il rêve d'un langage sans parole : l'écriture.

Dolto, au contraire, est toujours ramenée à la parole. Il n'y a pas pour elle d'autre relation de vérité. Elle y prend son élan. Lacan aussi, mais pour égaliser le dire absolu des présocratiques. Tandis que Dolto explique sans jamais chercher à mener pour elle-même une construction systématique, abstraite – comme si elle craignait de quitter le sol de la clinique, la matérialité du signifiant, en prenant trop de distance par rapport à ce qu'elle a entendu et écouté. Elle revient toujours à la trame du cas, seul susceptible d'exemplifier, selon elle, la question d'un diagnostic – lequel du reste ne l'intéresse guère – et de poser le problème théorique dont elle laisse volontiers à d'autres le soin de débattre.

Mais Dolto et Lacan se retrouvent peut-être plus proches dans cette question de l'écrit et de la parole que ne le laissent supposer les pseudo-évidences de leur héri-

tage respectif. Ils semblent, l'un et l'autre, n'avoir eu de réelle confiance qu'en la parole elle-même. Selon des modalités, certes, très différentes. Mais enfin! Lacan ne publie les *Ecrits*, en 1966, que pour riposter – c'est du moins ce que prétendait son éditeur d'alors – à la parution de l'ouvrage de Paul Ricoeur, *De l'interprétation*. Et les *Ecrits* sont un recueil d'articles. Quant à son séminaire, encore largement inédit, il le laissait dans son armoire. Qu'est-ce qui témoigne mieux du fait que Lacan ne pensait qu'en parlant à un auditoire, choisi ou non, un Autre qu'il se donnait ainsi et dont la présence lui était indispensable? De ce point de vue, l'écart entre Dolto et Lacan se réduit beaucoup.

Lacan parle à chacun de son rapport avec son propre inconscient, en passant par l'universel de la théorie et par la pointe de formules énigmatiques qui trouvent directement leur écho dans l'inconscient; tandis que Dolto y donne accès en exposant des cas. C'est par le déchiffrement du symptôme d'un autre que sa parole opère sur l'inconscient de l'auditeur ou du lecteur. Ce ne sont ni la confidentialité de la parole ni l'intonation assourdie de la voix de l'analyste qui spécifient le discours de Lacan ou de Dolto, mais, chez l'un et l'autre, le fait de ne pouvoir s'adresser qu'au sujet, de ne pouvoir parler qu'à *l'autre, là*.

Dolto, pourtant, ne dédaignera pas les médias, on le sait. C'est l'origine de sa très grande mais, après tout, tardive popularité. Certains lui reprocheront d'autant plus vivement de s'être laissé séduire par les sirènes des ondes radiophoniques que, sur l'autre versant, Lacan œuvrait pour rendre au discours psychanalytique l'éminence qui lui revenait. Mais il luttait contre l'abâtardissement de la pensée freudienne ravalée, dans les années 50, au rang d'une *ego psychology* adaptative, à l'intérieur même d'une société analytique coupée du grand public, et non contre le pervertissement de tous les discours que produisent, de nos jours, l'uniformisation et le nivellement par les médias.

Il n'empêche que Lacan lance avec hauteur le mot de « poubelliciation » pour désigner le sort inévitable fait par

le public à une œuvre de pensée comme la sienne. Mais certains de ses zéloteurs entendent aussitôt que c'est l'essence de la publication qui se trouve ainsi définie.

Pourtant, en quelques rares occasions¹, il se prête au jeu médiatique, comme acceptant de s'archiver lui-même par avance, pour la mémoire du siècle et ses dossiers. Ce qu'il donnait alors de sa présence, avec les intonations extraordinaires de sa voix, ne pouvait que surenchérir sur l'énigme – et les résistances aussi – qui l'avait dès longtemps précédé et fait attendre dans l'esprit du public. Public pour le moins ahuri devant l'usage subversif que Lacan faisait d'instruments dits de communication, puisqu'il ne semblait parler qu'à ceux qui l'entendaient déjà. Son mépris affiché pour la communication et le grand public servit sa popularité.

Face à quoi, Dolto peut faire figure de naïve amenée à galvauder une psychanalyse qui commençait déjà à l'être trop. Comme si, porteuse de l'idéologie simplette de l'amélioration de la communication, elle pouvait espérer faire œuvre utile en répandant la bonne parole analytique dans les lointaines campagnes de la France déshéritée. Car c'est son discours officiel : permettre à des gens que leur milieu social, l'éloignement géographique, leur niveau culturel auraient tenu pour toujours éloignés d'une demande d'analyse – ou même du recours à un « psy » – d'en découvrir l'existence grâce à un transfert radiophonique, bref mais efficace, sur sa personne. Rationalisations, peuvent objecter certains, qui dissimuleraient mal ce qui revient en propre non à l'époque, mais à la structure psychique de Dolto, préférant en appeler directement au public plutôt que de transmettre son enseignement dans les cercles autorisés. Et puis n'est-ce pas la récupération à laquelle on peut s'attendre de la part d'une catholique aujourd'hui ? La bonne parole... n'est-ce pas ? A moins qu'il ne s'agisse de sa solitude dans le monde analytique ? N'a-t-elle pas dit qu'elle avait rejoint l'École freudienne de Lacan, parce qu'elle se sentait un peu seule ? Mais on peut trouver aussi bien l'origine de cette

1. J. Lacan, *Télévision*, Paris, Le Seuil, 1974 et « Radiophonie » in *Scilicet*, n° 2-3, Le Seuil, 1970.

déviations, par rapport à la norme du comportement qu'on attend des analystes, dans son histoire personnelle : à huit ans, elle construit un poste à galène, car elle a été subjuguée par une conférence d'Edouard Branly à laquelle son père l'avait emmenée. Tous ces arguments sont plausibles, et nullement incompatibles.

Les médias, dont ils ont su jouer eux-mêmes, ont fait de Lacan et Dolto deux monstres sacrés dans le rôle, finalement rassurant, d'un couple parental de la psychanalyse en France, et ce en raison même de leur trop visible disparité, pour ne pas dire de leur antagonisme.

C'est comme si on pouvait tout à loisir jouer de ce qui les oppose et de ce qui les réunit au plus proche. On peut tirer, au hasard, d'un grenier trop riche pour en faire un inventaire exhaustif, ceci :

Lacan aime à laisser entendre à l'auditoire de son séminaire qu'on peut déduire aussi rigoureusement que possible un athéisme conséquent² de certaines propositions de la théorie psychanalytique de l'inconscient : « Il n'y a pas d'Autre de l'Autre, voilà le grand secret de la psychanalyse », dit-il. Il n'y a pas de garantie à la véracité du langage, pas de Dieu cartésien gardant dans son placard les vérités éternelles. Ramenée aux dimensions de la situation analytique, cela signifie, tout analysant peut s'en convaincre, qu'il n'y a pas d'Autre que l'Autre auquel il s'adresse, du divan, par le truchement de son analyste. Il n'y a pas, derrière son analyste, un analyste de l'analyste qui fonderait l'autorité du premier et sa crédibilité.

Dolto, sans aucun parti pris de doctrine, maintient, pour son propre compte uniquement, une foi catholique dont elle dit qu'elle a grandi en elle avec son expérience analytique.

Voilà donc une belle opposition, suffisamment irréductible en tout cas pour donner argument aux détracteurs de Dolto, quand cela servait leur cause. N'est-ce pas une preuve, par les effets, de la débilité d'une analyste que de

2. « Dieu est inconscient », c'est la vraie formule de l'athéisme, dit-il, dans *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 58. Ou encore : les seuls vrais athées sont les théologiens. Dans un autre séminaire, il se met en devoir de prouver que chacun à son insu croit en Dieu, comme au père Noël, d'ailleurs, etc.

croire en Dieu ? Comme une sorte d'échec de la psychanalyse à lui extirper la plus symptomatique des croyances instituées, celle de la religion.

Ce faisant, on se trouve compléter l'image de Lacan par son image inversée.

Et rien ne permet de penser que ceux qui, volontairement ou non, ont contribué à radicaliser l'opposition de Dolto et de Lacan ont fait mieux que de cimenter leur couple pour rassurer l'imaginaire collectif.

Lacan est le théoricien qui aura marqué non seulement une bonne quarantaine d'années d'histoire de la psychanalyse en France et dans le monde, mais aussi la philosophie française à partir des années 60, pour ne parler que de cette zone d'influence. Or, il n'a pour ainsi dire jamais fait mention dans tout son séminaire édité et inédit de cas cliniques³ tirés de sa pratique : tout au plus, ici et là, quelques vignettes bientôt mises au tiroir. D'où probablement le désintérêt des analystes pour la clinique, à une époque où ils attendaient tout de sa théorie.

Dolto est une clinicienne extraordinaire. Elle intrigue et fascine Lacan lui-même qui ne se plaint pas de la voir rallier l'École freudienne, institution à laquelle elle va donner justement tout le poids et la caution de son immense expérience. Dolto n'est pas à l'aise dans l'élaboration conceptuelle. Toutefois elle a consacré quinze ans, avec le concours de plus d'un analyste, à rédiger le seul de ses livres qui soit, selon elle, appelé à durer : *L'Image inconsciente du corps*⁴. En raison de son titre, l'ouvrage a certainement souffert du discrédit où la doctrine de Lacan avait fait tomber l'imaginaire, à l'époque. En effet l'imaginaire était devenu synonyme de leurre, prestige illusoire du moi tout juste bon à piéger le désir et le sujet. Mais le terme d'image renvoie chez Dolto et chez Lacan à deux ordres de faits, d'expérience et de concepts différents, voire hétérogènes. Ainsi, le livre de Dolto porte sur

3. Il n'en a publié qu'un seul, celui d'Aimée, dans sa thèse de psychiatrie, antérieure à sa pratique d'analyste. J. Lacan, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité* (1932), rééditée au éd. du Seuil, Paris, 1975.

4. Paris, Le Seuil, 1984. Il ne devait pas s'intituler pour elle autrement que « l'image du corps », expression qu'elle emploie le plus couramment. Mais le titre existait déjà, c'est celui de l'ouvrage ancien de Paul Schilder, auquel, d'ailleurs, celui de Dolto ne se réfère pas.

bien autre chose que l'image spéculaire et le stade du miroir – auquel elle n'attache d'ailleurs qu'une valeur relative.

Alors que, passant pour plus déterministe que Spinoza, il va jusqu'à bannir le mot de liberté, alors qu'il tient la dragée haute aux philosophes et aux universitaires avec les nœuds borroméens et quelques casse-tête topologiques, Lacan a la plus grande considération pour les remarques cliniques et les observations, sans pareilles en ce domaine, de sa consœur. Chez elle, il trouve l'idée qu'il faut trois générations pour faire un psychotique. Et la formule qu'il donne de la métaphore paternelle n'a pas pour seul antécédent un modèle linguistique, mais probablement une observation toute simple de Dolto.

Tout semble les séparer sur la technique et l'éthique. Dolto fait volontiers flèche de tout bois et n'hésite pas à recourir à son savoir médical s'il lui est nécessaire dans telle intervention ou interprétation, ne se sentant liée par aucun formalisme. Aussi bien, on lui reproche de trop faire fond sur notre origine biologique.

A l'inverse, elle critique implicitement la conception que Lacan se fait de la psychose, qu'elle trouve inopérante (voir le débat sur la forclusion du Nom-du-Père) et entachée d'un pessimisme psychiatrique.

On trouvera toujours chez l'un ce qui manque à l'autre. Dolto disait, en riant d'ailleurs : pour Lacan le sujet est un vide, pour moi le sujet est plein, dynamique.

Chacun est un faire-valoir de l'autre, cela dit pour ceux qui, refusant en réalité la spécificité de la psychanalyse, se réjouiraient de les voir renvoyés dos à dos. Or, en dépit de leurs nombreuses divergences, ils ont une même conception de l'analyse.

Lacan a fait miroiter aux générations d'après guerre et aux postsoixante-huitards qu'il avait la réponse à la question : qu'est-ce qu'un père ? Il y avait de quoi captiver tous ceux qui, nés juste avant, pendant ou après cette guerre, ne pouvaient éviter de se demander – leur militantisme s'essoufflant à tenter d'y apporter réponse – ce que valaient leurs pères pendant l'Occupation. En ce sens, l'athéisme que Lacan croit pouvoir déduire de la psychanalyse, et de

Totem et Tabou (le père, c'est le père mort), est une forme d'espoir.

Au rebours, la foi de Dolto est d'abord une question d'économie libidinale personnelle. Elle se livre moins à une analyse sauvage de l'Évangile qu'elle ne cherche du côté de Jésus – « maître du désir », dit-elle – les repères d'une éthique de la psychanalyse que celle-ci ne parvient jamais à fonder d'elle-même. *In extremis*, c'est-à-dire *post mortem*, Dolto fut récupérée par les catholiques qui la trouvaient naguère si peu orthodoxe... Bonne affaire de la compter parmi les leurs. *Gaudeamus*, se disent les bien-pensants dont les feuilles de chou trempées dans l'eau bénite lui tiendront lieu de lauriers pour son ascension, sa quasi-béatification. C'est un fait qui a de quoi laisser rêveur. Les psychanalystes ne lui ont pas tressé de couronnes, ce n'est pas leur usage. Mais de là à ce que personne ne s'insurge de voir ainsi Dolto rangée parmi les *ex-voto*, pieusement enterrée par les médias comme « l'ange-gardien » des CMPP, la « grand-mère de la psychanalyse » ! On ne comptait plus ses « miracles », et des magazines la présentaient comme une « fée ». Sans doute a-t-elle contribué parfois elle-même à cette légende. Mais enfin ! il fallait ne l'avoir jamais vue ni entendue pour oser répandre de pareilles sottises sur une psychanalyste qui, plus que tout autre, a toujours maintenu la distance entre l'enfant et elle, se gardant de la compassion bêtifiante et de la complicité maternelle. A tel point qu'un de ses interlocuteurs la croyait extraordinairement dépourvue d'affects. En un sens, c'était vrai : elle était trop attentive à suivre le trajet du signifiant et à respecter l'exigence du travail analytique pour risquer d'en compromettre le cours en cédant à on ne sait quel attendrissement.

Lacan pense la psychanalyse, débarrassant par exemple la métapsychologie freudienne du point de vue quantitatif qui la rendait bien lourde. Il lui a donné, sous forme de néologismes parfois, de véritables concepts (le *parlêtre*, etc.). Dolto avait besoin de néologismes pour son usage personnel. Ni l'objet « mamaïsé », ni la dimension « symboligène » de la castration ne s'imposent comme formulations indispensables. C'est son idiome à elle.

Au contraire de Lacan, elle fait revenir massivement

dans la psychanalyse le corps dans ce qu'il a de plus archaïque – images d'avant celle du miroir; d'où ses suppositions hésitant entre biologie et métaphysique sur la préexistence du sujet dès la vie foetale. Mais c'est avec la plus grande acuité analytique qu'elle considère le placenta comme objet partiel et premier double.

Dolto a infléchi le cours de la psychanalyse d'enfants à tel point qu'elle passe pour l'avoir inventée en France. Elle a fait faire des pas de géant à la psychothérapie des psychoses. Et l'on sait ce que lui doivent, dans ce domaine, Maud Mannoni, Gisela Pankow, Denis Vasse et bien d'autres.

Le public connaît mieux son apport considérable à l'éthique, qui fait de l'enfant un sujet à part entière, encore qu'on ne sache pas jusqu'où les parents et les éducateurs, par exemple, sont tentés de la suivre, même lorsqu'ils opinent du bonnet à ses recommandations.

Son œuvre, marquée par son oralité même, doit trop à sa présence et à ce que son écoute et son expérience avaient de profondément singulier et d'inimitable pour en être dissociée.

N'étant ni historien ni biographe, je parlerai un peu de la Françoise Dolto que j'ai eu la chance de connaître, et de celle que je continue de découvrir à la lecture.

Pour que le lecteur sache d'où je parle, je dois préciser ceci : Françoise Dolto a eu la faiblesse de croire et la générosité d'écrire⁵ que j'étais celui qui connaissait le plus son œuvre et mieux qu'elle-même l'originalité de ce qu'elle apportait. Elle se trompait, mais l'important n'est pas là. Le lecteur, psychanalyste ou non, le comprendra facilement, je suis moins embarrassé du transfert que j'ai fait sur sa personne que je ne lui suis obligé de l'amitié qu'elle m'a accordée. Je ne fus évidemment pas le seul, il s'en faut, dans cette situation privilégiée. Cependant, je me sais tout désigné pour ne pas écrire sur Dolto. D'avoir tenu la plume pour elle m'écarte du nombre de tous ceux qui pourraient s'en vouloir aujourd'hui les porte-parole. Voilà pour l'incestueux.

5. A. M. Michel Chodkiewicz, alors P.-D.G. des éditions du Seuil.

Du reste, ont paru des introductions très complètes à son œuvre, et il ne manquera sûrement pas de biographes de talent pour lui faire une statue.

La démarche analytique me semble pousser à défaire les images plutôt qu'à en fabriquer de nouvelles après coup. C'est pourquoi je ne ferai ici, pour l'essentiel, que ce que je sais faire, bien ou mal : poser les questions qu'a fait renaître la lecture de Dolto.

Il existe un hiatus irréductible entre ce qui se passe dans la pratique psychanalytique et ce que l'analyste en dit d'un point de vue théorique. Ce fait est porté avec Dolto à la puissance d'une contradiction maximale. On sait, on sent qu'elle dit vrai ; ce qu'elle dit nous parle ; et l'on a parfois quelque peine à suivre non pas la logique de l'inconscient, mais l'élaboration théorique qu'elle en donne. Par malheur, hors de la situation analytique, on veut comprendre. Retrouver quelques pistes de la démarche très singulière qui fut celle de Dolto inventant, redécouvrant la psychanalyse dans son champ à elle serait déjà beaucoup.

Quant à ce que je dirai ici ou là de ce qu'elle m'a expliqué ou raconté personnellement, il n'y a rien, me semble-t-il, qui ne s'en trouve corroboré par ses écrits.

Enfin, pour mieux éclairer le lecteur sur mon aveuglement, j'ajoute ceci. J'ai été pendant une quinzaine d'années, dans une grande maison d'édition parisienne, délibérément, mais aussi bien dans l'errance personnelle, le chien de garde d'une orthodoxie lacanienne, parfois dogmatique. Lacan est heureusement souvent ailleurs que sous les jaquettes de livres qui se parent de son nom comme d'un label. Ecouter Dolto, dans une situation de travail particulière, a été pour moi une bouffée d'oxygène qui n'a évidemment que ravivé une même passion pour l'analyse mais, alors, sur un autre versant que celui du concept. Cela ne m'empêche pas de trop lacaniser Dolto peut-être, ni d'avoir pour l'œuvre de Lacan dont je me nourris toujours, comme des milliers d'autres, la plus grande admiration, parce qu'il reste, pour les gens de ma génération, le plus grand freudien que nous ayons pu écouter et lire. Voilà pour l'œdipien.

*Achévé d'imprimer en août 2008
sur les presses de l'imprimerie Maury-Imprimeur
45330 Malesherbes*

N° d'édition : N.01EHQN000224.N001 l.
Dépôt légal : Août 2008.
N° d'impression : 08/08/139999.

Imprime en France

Extrait de la publication